

entretien avec Mathieu Bauer

Vous êtes directeur d'une compagnie, Sentimental Bourreau. Votre parcours de metteur en scène s'est-il toujours inscrit dans le cadre de celle-ci ?

Mathieu Bauer : Oui, et cela depuis dix-sept ans. À l'origine, nous étions un collectif créé pour ne pas être dépendants des institutions officielles, et qui a présenté quatre spectacles dans les années 1989-1990. Au fond de la cour du passage Mont-Louis à Paris, nous avons ouvert un lieu que nous imaginions utopique et collégial pour réinventer et réenchanter le monde en le questionnant. Pendant sept années, nous avons mené cette aventure qui naturellement a eu besoin de se ressourcer pour ne pas s'épuiser. Certains des membres fondateurs sont partis et de nouveaux artistes nous ont rejoints. Ils ont apporté de nouveaux univers, de nouvelles façons de bousculer ce qui aurait pu devenir une sorte de routine.

Comment pourriez-vous définir votre démarche artistique depuis que vous faites du théâtre ?

Je me définirais comme un promeneur attentif. La promenade, sur un chemin que je trace, me permet de rester sensible aux surprises, attiré par les chemins détournés et les voies parallèles. C'est ce qui se passe entre les choses qui m'intéresse. La conjonction "et" de Deleuze qui crée multiplicité et diversité. Le texte "et" la musique, l'acteur "et" la vidéo, la musique "et" l'acteur..., ce "et" qui renvoie au hors-cadre, au hors-champs, qui fait de la représentation un moment de réflexions, de questionnements où une histoire, des histoires, deviennent notre histoire...

Ne s'agit-il pas aussi pour vous de faire du théâtre avec des formes nouvelles ?

C'était un des postulats à l'origine de notre projet. Nous ne voulions pas monter des textes dits classiques, mais plutôt fouiner pour trouver des textes non dramatiques. Nous cherchions plutôt des thématiques à partir desquelles nous pouvions réunir des documents divers pour composer une œuvre de théâtre et trouver sa traduction scénique. Notre premier spectacle se situait dans l'univers des stripteaseuses, puis nous nous sommes intéressés aux hystériques de Charcot, à partir des écrits de Georges Didy-Hubermann. Puis très vite, les cinéphiles que nous sommes ont convoqué le cinéma sur le plateau. Nous avons commencé par *Les Carabiniers* de Jean-Louis Godard, puis *Les Chasses du Comte Zaroff* mis en parallèle avec Elias Canetti et son ouvrage *Masse et Puissance*, et enfin la création du spectacle autour de Serge Daney, *L'exercice a été profitable, Monsieur*.

Jusqu'à en faire nous-même, dans *Rien ne va plus*. C'est autour de cette rencontre entre cinéma, textes littéraires ou philosophiques et textes dramatiques que nous avons bâti notre réflexion. **Avec le roman *Tendre jeudi* de John Steinbeck que vous adaptez pour la scène, vous restez donc dans cette démarche ?**

Ce travail est, pour moi, dans la suite logique d'un spectacle proposé il y a deux ans, *Rien ne va plus*, dans lequel nous racontions l'histoire d'un metteur en scène qui va jouer ses subventions à Las Vegas pour tenter de les multiplier afin de pouvoir faire le spectacle de ses rêves. Évidemment, il perd tout. Il s'agit d'une réflexion sur la nécessité de la non-rentabilité de l'art, qui trouve un prolongement dans *Tendre jeudi*. J'ai tout de suite pensé que ce metteur en scène pouvait très naturellement arriver dans le lieu et l'univers décrit par Steinbeck. L'Amérique, c'est aussi bien l'univers de paillettes, de strass et de néons de Las Vegas que l'univers du système D, de la débrouille, des petites misères et des rêves des habitants de la rue de la Sardine à Monterey.

Est-ce un univers proche de vous ?

Très certainement, car Steinbeck dans cette apologie du système D, parle surtout de la tendresse qui unit tous les protagonistes, de la mélancolie, de la solitude qui n'empêche pas le dialogue avec l'autre. C'est profondément humain et généreux mais sans pathos, sans mièvrerie. La rue de la Sardine est un lieu de résistance qui est proche de nous, des artistes qui ont de plus en plus de mal à trouver des espaces de créations, lesquels ont tendance à se raréfier. Un lieu de résistance qui ne se revendique pas comme tel mais qui pratique la résistance.

John Steinbeck parle de ses romans comme des paraboles. Votre spectacle en sera-t-il une aussi ?

S'il est une parabole, il sera une parabole inscrite dans le temps présent, sans passé et sans futur. Dans le roman, tout ce qui a trait au futur est pipé et ne se réalise jamais. La seule chose qui arrive dans le futur, c'est la relation amoureuse entre Doc et Suzy. Si l'on regarde les dernières images que l'on a eues de "l'Amérique profonde", ce sont celles de la Nouvelle Orléans après le passage de l'ouragan avec ces femmes et ces hommes sur le toit de leur maison ayant écrit "Help us" sur des draps blancs. On avait l'impression de voir des gens qui vivaient hors temps, à côté de l'Histoire, comme dans le cinéma américain de Samuel Fuller. Ils rejoignaient pour moi les personnages de *Tendre jeudi* qui se posent vraiment la question de la survie dans un monde dont ils perçoivent bien qu'il sera de moins en moins accueillant pour eux.

Mais cette survie semble relativement facile dans la rue de la Sardine ?

Steinbeck a sans doute une vision angélique et naïve de cette marginalité. Le monde contemporain est beaucoup plus violent et la misère est plus dure à vivre. Il ne faut donc pas se tromper et glisser des enjeux entre les mots de l'auteur. Cela étant, dans le roman, ce sont des marginaux qui ont choisi ce mode de vie parallèle, Doc en particulier, qui veut travailler sur l'apoplexie chez les poulpes dans son laboratoire privé pour ne pas aller à l'université. Mais il y a une absence totale de misérabilisme qu'il me paraît nécessaire de faire entendre dans la période que nous vivons.

Cette vision angélique n'est-elle pas le revers de la grande humanité avec laquelle Steinbeck traite ses personnages ?

Steinbeck est un auteur populaire, comme peut l'être le cinéma. On se retrouve dans son écriture et dans ses personnages. Il est le romancier qui a su le mieux mettre en scène un chœur de personnages tout en donnant à chacun une grande part dans l'histoire qu'il développait. Je suis très sensible à ce foisonnement des seconds rôles comme on les voyait aussi dans le cinéma américain et français que j'ai aimé et que j'aime encore.

Avez-vous gardé la totalité des personnages du roman ?

Non je les ai réduits à cinq, ce qui me semblait suffisant pour faire entendre l'histoire. Il y a Doc, le biologiste mélancolique qui meurt de solitude (dont Steinbeck a dit qu'il ressemblait à un de ses amis), Suzy la jolie étrangère qui va bouleverser la rue de la Sardine, Mac le chef de bande un peu voyou et roi du système D, Fiona la tenancière du Bordel et Hazel, l'idiot sympathique qui va cependant trouver la solution pour aider Doc. Bien sûr, il faudra faire exister autrement la galerie de personnages hauts en couleur qui entourent cette bande car il s'agit vraiment d'un chœur où les voix se mêlent et se croisent. Si je devais reprendre une définition pour décrire le spectacle, c'est celle de l'Old Tennis Shoes qui conviendrait: "substance alcoolisée fabriquée à partir de tous les fonds de verre abandonnés sur le comptoir du bar de la Ida". C'est le contenu de ces fonds de verre qu'il s'agit de faire remonter à la surface.

Votre travail étant aussi musical, utiliserez-vous la comédie musicale *Pipe Dream*, adaptée de *Tendre jeudi*, qui a été créée à Broadway en 1955 ?

Une autre particularité de *Sentimental Bourreau* est celle du travail spécifique réalisé sur la musique. C'est une composante essentielle de la dramaturgie des spectacles, au même titre que le texte. Dans le cas présent, nous utiliserons sans doute des passages de cette comédie musicale très traditionnelle, en les transformant pour qu'ils s'adaptent à notre style de musique car il y aura aussi une partition originale créée par les musiciens du spectacle (guitare, trompette, percussions). **Le texte sera-t-il intégralement extrait du roman ?**

Oui, car les tentatives que j'ai pu faire d'ajouter d'autres textes à *Tendre jeudi* ne fonctionnaient pas du tout. La force de l'écriture de Steinbeck se suffit à elle-même. S'il doit y avoir des ajouts, ils seront cinématographiques, comme des portraits d'Américains que j'ai filmés dans les rues de San Francisco.

Vous avez en effet toujours travaillé avec le cinéma dans vos spectacles de théâtre. Qu'en sera-t-il alors dans *Tendre jeudi* ?

À partir du moment où l'on parle de l'Amérique, on ne peut échapper au cinéma. Étant imprégné de culture américaine, en particulier à travers son cinéma et sa musique, je suis sensible à l'Amérique, surtout à la mythologie que nous avons construite autour de ce pays. Je suis donc allé tourner un film à Monterey, là où se trouve la vraie rue de la Sardine. C'est devenu une sorte de Disneyland avec des aquariums partout, très touristique. Impossible d'y retrouver les lieux du roman. Je les ai donc cherchés et trouvés ailleurs. Je ne sais pas encore quelle utilisation on en fera, mais ces images seront présentes. S'y ajouteront des images des comédiens filmés en direct pendant la représentation. Steinbeck lui-même était très lié au cinéma, comme scénariste, et l'on retrouve un peu de cette écriture cinématographique dans ses romans

"Raconter une histoire fausse en faisant croire qu'elle est vraie n'est pas vraiment un mensonge", dit un personnage du roman. N'est-ce pas une bonne définition de la pratique artistique ?

Le pouvoir des mots est plus fort que la réalité, comme lorsque le père d'Armand Gatti, qui ne pouvant nourrir ses enfants, leur racontait le repas qu'ils étaient supposés manger alors qu'ils n'avaient rien dans leur assiette et qu'ils sortaient de table totalement repus. Pour les personnages de Steinbeck, il y a de cela... ils rêvent un monde et le monde devient vrai. Est-ce que notre devoir n'est pas de nourrir les spectateurs avec des rêves, est-ce que "écouter l'autre ce n'est pas le début d'une idée", comme le dit Fauna ? Mac adore raconter des histoires à Doc pour lui soutirer trois dollars, mais le jour où Doc ne l'écoute plus, Mac comprend qu'il y a quelque chose de cassé... il n'a plus le spectateur attentif dont il a besoin.

N'y a-t-il pas une grande élégance dans tous ces personnages ?

Une grande élégance et une totale absence de jugement moral, les deux allant de pair. Les personnages s'acceptent tels qu'ils sont, et s'ils se confrontent souvent, ils ne se jugent jamais. Ils ont conscience que c'est la communauté qu'ils ont constituée qui les sauve et leur permet de survivre "entre le mal et le moins mal".